

## Petite ville de France

Le texte qui suit est extrait du tome 2 de cet ouvrage d'Emile Sedeyn, qui, pour la partie consacrée à Parthenay, est illustrée de dessins de George Gobo. L'ensemble a été publié en 1937, et en 127 exemplaires sur papier velin.

## Petite ville de France



Le spirituel Girard Lagamme, que nous avons eu le regret de conduire au Père-Lachaise à la fin de 1932, s'intéressait comme moi aux petites villes, mais pour des raisons différentes. Son scepticisme le détournait de l'Histoire, et d'autre part, ayant fait de sa vie son chef-d'oeuvre, cet épicurien craignait trop les refroidissements pour se plaire aux rêveries contemplatives sur des mails de province. Mais en toutes circonstances, il se montrait curieux de types humains. Selon lui, certains caractères (il prononçait d'une bien personnelle *caractêères*) ne se pouvaient plus rencontrer que dans les petites villes, du moins dans celles qui résistent encore tant bien que mal à l'épidémie d'imitation et d'uniformité.

- Si vous allez à Parthenay, me dit-il un jour dans la dernière année de sa vie, ne manquez pas de faire une visite à mon ami Elohim Tarb. C'est un *caractêères*, et c'est un poète, un vrai, probablement un des plus grands parmi ceux d'aujourd'hui. Mais il en a eu vite assez de la ville-*lumière*. Après avoir donné deux pièces magnifiques à l'Odéon, il a regagné son pays natal et s'est fait une existence de sage.

- Vous parlez, mon cher Maître, de l'écrivain dont il existe un si fameux portrait ?

- Précisément. Mais le portrait n'est qu'une croûte sans valeur. Sa réputation extraordinaire est l'ouvrage de deux ou trois marchands juifs, qui l'ont fait monter aux nues à l'intention de l'Amérique. Le talent du sieur André Vernard n'y est absolument pour rien. Au contraire, le modèle vaut d'être connu et quant à Parthenay, vous y trouverez la *matiêère* d'un fameux chapitre pour votre prochaine série de Petites Villes de France.

Sur le moment, je me sentis près d'avouer à mon vieil ami que j'ignorais tout d'Elohim Tarb et de

son portrait, sauf que celui-ci, mis en vente à deux ou trois reprises, avait suscité des enchères que ne connaissent guère, d'habitude, les oeuvres contemporaines. Un long séjour en Italie, à l'époque où ces événements se déroulaient, suffisait à excuser mon défaut d'information Lagamme, qui aimait à conter, et qui contait fort bien, se fut fait un plaisir d'y suppléer. Mais sans doute parla-t-on d'autre chose, et l'heure du train arriva, si bien que je redescendis à la gare de Saint-Cloud sans en savoir plus long ni sur l'oeuvre ni sur le modèle.

Peu de jours après cet entretien, longeant le quai près du Pont-Royal, je devins propriétaire, moyennant une dépense minime, d'une reproduction en couleurs du portrait d'Elohim Tarb, par André Vernard. Cette planche tirée de *l'Illustration*, représentait un jeune homme de fière stature, en costume d'intérieur, debout devant un vaste casier de bibliothèque. La chemise molle de soie rosée, l'ample vêtement marron, donnaient à cette figure un aspect romantique fortement accusé par le front hant, le regard profond et la lèvre rasée du modèle. Au dernier plan, le bariolage discret des dos de livres conférait par contraste un caractère de fantaisie moderne à ce tableau intelligent et adroit. En rentrant chez moi, je glissai le document dans un dossier et j'oubliai le tout jusqu'au début du printemps suivant.

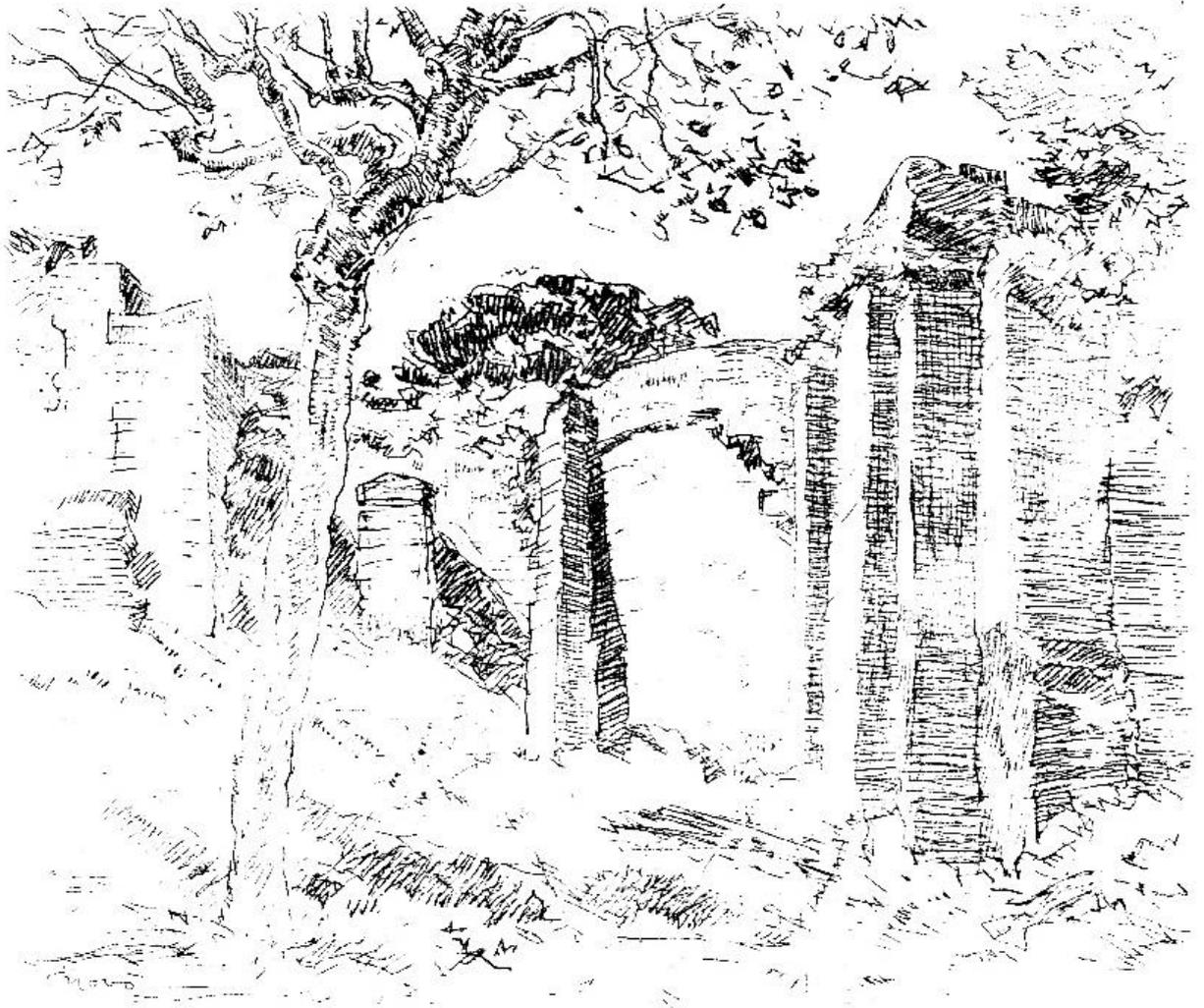
André Vernard venait d'entrer à l'Académie des Beaux-Arts. Comme c'est l'usage en pareil cas, ses admirateurs et admiratrices lui offrirent une épée et un banquet. Une souscription de cinquante francs me permit de trouver place dans leur assemblée et l'audition de plusieurs discours où fut de nouveau amplement célébré le fameux portrait réveilla ma curiosité. Huit jours plus tard, dûment renseigné, je débarquais à Parthenay et me mettais aussitôt en quête de la demeure de M. Emile Tarbulot, ou plutôt du fils Tarbulot, - car c'était par cette appellation familière que les gens de Parthenay désignaient entre eux, m'avait-on assuré, le poète Elohim Tarb.

Une assez belle maison sans âge, mais non sans allure : la maison d'un gros bourgeois du dix-neuvième siècle, plus économe des matériaux que du terrain, plus préoccupé de ses aises que de luxe extérieur. La porte d'entrée, à droite de la façade, dominait un perron de six marches, sans rampe. A l'autre bout, on voyait une porte charretière et tout à côté l'entrée d'une écurie. Il y avait six fenêtres au rez-de-chaussée, et autant à l'étage, les unes et les autres munies de leurs contrevents fermés.

On était à la fin de Juillet. Au cadran de la Porte de l'Horloge, la grande aiguille dépassait à peine le quart avant trois heures. « Le poète fait sa sieste, à moins qu'il ne soit aux eaux ou à la mer », me dis-je à moi-même sans excessive contrariété. Puis, complétant incontinent cet aparté « Cherchons un coin ombreux et attendons, pour sonner à la porte du sage, une heure plus décente ».



Fort de cette décision, je gagnai l'esplanade voisine. Plusieurs ânes y broutaient en paix une herbe drue, et l'un d'eux tourna vers moi ses beaux bruns, pour me considérer longuement, mais avec indifférence, comme on regarde un intrus dénué de pittoresque. Des bancs inoccupés m'offraient les commodités réunies du repos et de la contemplation. Je choisis l'un des mieux ombragés et m'y installai, tout heureux de partager cette solitude avec des êtres bons et silencieux, dont aucun ne songerait à m'entretenir de ses anxiétés, de ses déceptions ou de ses espérances. Derrière moi, le bruit discret des larges langues et des dents avides signifiait la hâte dans l'abondance et la brièveté des bons moments. Des pans de murs faits de blocs épais, des tours ébréchées, découronnées, me rappelaient que je me trouvais sur l'emplacement d'un château-fort. Mais le lierre, l'herbe, et les arbres, et les ânes m'apportaient la douceur et le réconfort d'une paix profonde. J'étais comme le seigneur débonnaire et paternel qui par les fenêtres de sa salle d'armes contemple avec attendrissement les travaux du serf infatigable et de l'artisan ingénieux. A mes pieds, sous ses créneaux, la porte Saint-Jacques dressait une entrée de ville majestueuse, mais aux flancs de la vallée s'éparpillaient d'innombrables maisonnettes blanches à toits d'ardoises, qui semblaient fuir l'asile trop sévère des remparts. Un viaduc hardi tentait sans succès de barrer le chemin à ces folles, que désapprouvaient les aïeules vénérables, demeurées sous la discipline et la protection du maître. Coiffées à l'ancienne mode, d'un grand toit de tuiles pâles, de ces mêmes tuiles d'un rose ocré qui donnent au premier abord si mauvaise mine à la Provence, les maisons de la ville semblaient descendre lentement vers la rivière, d'où s'élevait jusqu'à mon observatoire un parfum de lessive et de feuilles mouillées.



Que faire sur une esplanade, quand on est las de contempler un paysage humble et suave ? Je rêvai. Les ânes s'étaient un peu éloignés, par discrétion, je suppose ; et le bruit de leur activité nourricière ne me parvenait plus maintenant que comme celui d'une sourde et oppressante confession. Je songeai à tous les hommes d'armes, à tous les paysans, à tous les bourgeois qui, au cours des siècles, s'étaient trouvés à cette même place avec leurs soucis, leurs déboires et leurs contentements. Je songeai aux belles filles de Parthenay, dont le fin profil se dégagait jadis d'un hennin en forme de pain de sucre, fort incliné en arrière. Et j'écoutais leurs aveux et leurs dires, qui n'étaient point ceux qu'on lit clans les chroniques. Sur le haut de cette tour aux larges blessures pansées de pariétaires, le guetteur de dextre ne disait pas au guetteur de senestre « M'est avis, compaing, que ces gueux d'Armagnac seront céans à la vesprée ! » Il lui disait « Tu parles d'un soleil !... Fais donc voir le reste du vin ! » Et sur la pierre de seuil du logis que voilà, le galant rustique ne suppliait pas de la sorte « Gente pastoure, ne soyez fâchée de l'ardeur mienne... ». Il la regardait les yeux dans les yeux, disait deux ou trois mots, et le hennin chavirait sur la dure et large épaule, et les lèvres se joignaient. Car si l'oeuvre des hommes est fragile et varie dans le temps, la nature refait sans cesse au cours des siècles les mêmes oeuvres et les mêmes êtres.

Rien n'occupe autant que la rêverie, surtout quand elle s'entremêle à propos de petits sommes et de vrais rêves. Sans l'arrivée d'une bande d'écoliers, ma sieste en plein air se fut sans doute prolongée fort tard. Mais aux cris et aux évolutions menaçantes de cette marmaille, nous comprîmes, les ânes et moi, qu'il valait mieux nous retirer du jeu. Ils galopèrent d'un trait jusqu'au mur du fond, tandis que secouant mon engourdissement je redescendais à petits pas vers la maison d'Elohim Tarb.

Elle n'avait pas changé d'expression depuis le début de l'après-midi, - je veux dire que les volets clos lui donnaient ce même air de sommeil et d'abandon qui, chez certains timides, décourage toute velléité d'entreprise. Du coup, ma curiosité à l'égard de la ville prit nettement le dessus, et pour la

satisfaire au plus tôt je remis au lendemain ma visite au dramaturge.

J'avais déjà compris que je ne trouverais à Parthenay aucune de ces originalités monumentales ou naturelles si impérieuses que l'on ne peut s'empêcher de s'écrier avec une vanité un peu sottée, en les reconnaissant dans un album de cinéma : « Voilà Venise ! » ou « Voilà Tolède ! ». Même parmi les plus petites cités, il en est qui se révèlent d'une façon pour ainsi dire théâtrale, par exemple Loches, Semur, Aigues-Mortes. Que vous y passiez vingt ans ou vingt minutes, c'est toujours la même image qu'elles laisseront dans votre souvenir, une image dont la composition, l'intérêt, la signification peuvent d'ailleurs varier à l'infini selon les saisons, les heures, l'état du ciel, la pluie et le beau temps. Rien de semblable à Parthenay.

Ceux qui visitèrent ce lieu, par exemple pour l'assiéger et pour l'enlever d'assaut, entre le quatorzième et le dix-septième siècle, alors qu'au-dessus des trente tours de son enceinte se dressaient les six tours de la citadelle, ceux-là s'étonneraient sans doute de ce que je viens d'écrire. Mais le fait est qu'après bien des malheurs et des transformations, Parthenay, de nos jours, donne au voyageur l'impression d'une ville secrète, à parcourir sans hâte, à observer par le détail et non sans insistance, pour peu qu'on la veuille connaître.

Il faut commencer par tourner autour, car il s'agit une fois encore d'un vieux fief devenu place de guerre du fait de sa position : le site explique la ville. De quoi est fait ce site ? D'une colline allongée qui commande tout le pays environnant, la Câtine, terre de marais et de garennes dont la volonté tenace des gens qui la peuplent a fait une contrée agricole. Au premier plan coule une douce rivière, le Thouet, encore au début de sa course. Nature gracieuse en ses traits principaux, mais qui ne sourit point. On imagine là sans effort, au Moyen-âge, le manoir construit par la fée Mélusine pour les Lusignan de la branche cadette, lesquels s'appelaient Parthenay-Larchevêque en mémoire de l'un d'eux, titulaire du diocèse de Bordeaux. Dès le douzième siècle, l'agglomération prend de l'importance, on y trouve des tanneries, des tissages de drap; plusieurs églises dressent vers la nue leurs tours et leurs flèches. Deux cents ans plus tard, l'enceinte fortifiée de Jean-sans-Terre fait de ce gros bourg une cité forte, appelée à jouer son rôle dans la Guerre de Cent ans et par la suite dans plusieurs soulèvements provinciaux, en attendant les guerres de Religion.

Des remparts du quatorzième siècle subsistent çà et là d'importants fragments, dont la Porte Saint-Jacques est le plus caractéristique et le plus majestueux. Elle ressemble comme une soeur à celle de Fougères et surtout à la Porte Guillaume, de Chartres; c'est-à-dire que flanquée de deux hautes tours, elle est couronnée de parapets crénelés qui s'appuient sur des corbeaux d'un effet puissamment décoratif. C'est là un admirable motif d'architecture militaire, en excellent état de conservation et dont la ville qui le possède peut concevoir quelque fierté.

La porte Saint-Jacques se reflète dans les eaux sombres du Thouet, que franchit un vieux pont, souvent reconstruit au cours des âges. Les coins pittoresques abondent aux alentours : chapelle abandonnée, vieilles tanneries, vestiges de l'enceinte, et sur tout cela un air de sévérité que je crois assez particulier au Poitou. On dira que la nature bretonne ne sourit guère non plus, mais le plus pauvre hameau du Morbihan s'enveloppe d'une lumière triomphale et se pavaise d'un ciel d'apothéose.

De la vallée, en passant sous les voûtes de la porte monumentale, on atteint tout de suite le ravin de la Vau-Saint-Jacques, ancienne défense du Château, devenu par le plus saugrenu des anachronismes la rue du Quatorze Juillet. Plusieurs maisons datent peut-être du règne de Charles VII : pauvres logis d'artisans, construits de bois et de torchis, et dont les larges toits s'avancent au-dessus d'un ou deux étages en encorbellement. Mieux entretenue, débarrassée des potences qui supportent les fils électriques, cette voie accidentée offrirait un tableau expressif de l'architecture populaire au Moyen-âge. Dans son abandon présent, ce n'est que misère et vieillesse au lieu de déplorer la disparition progressive d'un document sur la vie d'autrefois, on plaint les pauvres gens condamnés à vivre dans ces taudis.

Le soir tombait lorsque la rue du Quatorze Juillet, si mal nommée, me ramena au coeur des vieux quartiers. Le plan est toujours celui du quinzième siècle, mais l'aspect des constructions s'est trouvé modifié à maintes reprises, tant du fait des bombardements, incendies et autres violences guerrières, que sous l'influence des ambitions écloses dans les périodes de prospérité. Le Maréchal de La Meilleraye, qui acheta la baronnie de Parthenay en 1641, et ses héritiers qui la conservèrent jusqu'en

1776, enrichirent la ville de plusieurs constructions utilitaires Palais de Justice, marché couvert, etc. Mais c'est surtout le dix-neuvième siècle et l'essor agricole de la Gâtine qui ont donné à l'intérieur de la ville ce visage assez indifférent qu'on lui trouve à présent. Hors de l'ancienne enceinte, des quartiers nouveaux, une promenade en terrasse, une avenue de la Gare montrent d'avance ce que tout Parthenay sera un jour.



\*\*\*

Le lendemain matin, qui était le jour consacré à Mercure, un tohu-bohu assourdissant de camions automobiles, de charrettes, de coups de marteaux et de cris variés me tira du lit dès l'aube. Soulevant un coin du rideau, je vis que le marché s'installait sous mes fenêtres. Un peu plus tard, je devais constater qu'en réalité le marché venait de prendre possession de la ville entière. Tout le quartier que j'avais parcouru la veille s'encombrait d'étalages en plein vent ou les produits du sol et ceux de la basse-

cour voisinaient bruyamment avec les dernières créations de la bonneterie, de la rouennerie, des industries textiles, de la parfumerie, de la céramique. La pâtisserie, la coutellerie, la mode, la confection, la chaussure et l'article de Paris ayant délégué aussi leurs représentants les plus diserts et les mieux en voix, la ville et son commerce propre disparaissaient littéralement devant cette invasion hétéroclite.

Sur ce marché, pantagruélique, régnait la haute flèche de Saint-Laurent, grise et toute crépue de mousses blondes ; et les oies, les poulets, les lapins, les porcelets rendaient presque inaccessible le seuil du saint lieu. J'y parvins non sans peine et pus aller voir près du chœur les curieux piliers romans que l'on m'avait signalés - lesquels représentent l'un la *Résurrection*, l'autre le *Pèsement des Ames*. Je ne m'y attardai pas, sachant trouver ailleurs, à Thouars, à Airvault, à Saint-Jouin, les vraies merveilles romanes de la région.

Notre-Dame de la Coudre et sa voisine Sainte-Croix se trouvaient comprises au Moyen-âge dans l'enceinte du Château (comme la Collégiale Notre-Dame, aujourd'hui Saint-Ours, à Loches). Pour s'y rendre, on passe encore entre les deux énormes tours rondes de la Porte de la Citadelle, dite aujourd'hui Porte de l'Horloge et que notre temps affubla non seulement d'un cadran, mais du plus singulier campanile qui se puisse imaginer. Ce coin de la vieille ville, aux abords de la Porte de l'Horloge, est dépourvu de tout intérêt archéologique, mais non de pittoresque et de jovialité ; plus encore que les alentours de Saint-Laurent, il constitue un décor provincial de forte et naïve expression.



La voûte franchie, on retombe clans le domaine du silence et du recueillement. Le Palais de Justice, l'Hôpital, sont là bien à leur place. En face de la maison des Juges, Sainte-Croix garde de beaux

restes de ses commencements, mais noyés dans des apports ultérieurs en partie malencontreux. Ce que l'on voit au fond de la cour de l'école ne manque pas d'agrément, malgré tout. Quant à Notre-Dame de la Couldre, c'est une façade, ou plutôt le bas d'une façade, sous un toit improvisé, d'une pauvreté navrante. C'est la Révolution qui l'a mise en cet état.

La Révolution a terriblement sévi à Parthenay. Elle fut suivie d'une insurrection contre-révolutionnaire déchaînée en Gâtine à l'annonce des enrôlements forcés, et qui ravagea la contrée onze mois durant. A plusieurs reprises, en Mai, Juin et Juillet 1793, les Vendéens furent même les maîtres. Peut-être doit-on attribuer en partie à l'indignation républicaine les destructions acharnées dont souffrirent alors plusieurs églises. A Notre-Dame de la Couldre, il fallut — l'indignation calmée — renoncer à toute restauration. Vendue comme bien national, cette église du douzième siècle fut partiellement démolie, puis cédée à une communauté religieuse.

Au départ de celle-ci, après la loi de séparation, on retrouva des fragments de sculptures dans le jardin, à l'intérieur du couvent et même dans les maisons voisines, Deux statues et un groupe furent acquis à cette époque par le Musée du Louvre. Il ne reste sur place qu'un portail dont l'élégance suscite bien des regrets.

- Vous verrez mieux à Parthenay-le-Vieux, me dit un passant qui me voyait chercher dans ces débris le fantôme d'une des plus belles églises du Poitou.

Mais je m'étais remis à penser au fils Tarbulot. Ma visite matinale aux églises de Parthenay me ramenait à deux pas de sa demeure. J'apercevais la façade morne, aux volets clos, si peu engageante, vraiment ; et toute la curiosité que j'avais pu nourrir à certains moments à l'égard de son propriétaire cédait à présent devant une répugnance que j'habillais de scrupules « Pourquoi déranger cet inconnu, ce méconnu, ce solitaire ? Quel prétexte donner à ma visite ? N'allais-je pas faire figure de raseur, de journaliste en mal de copie, d'espion, peut-être ? » J'en étais là de mes réflexions quand je vis la porte s'ouvrir et un homme d'un certain âge descendre les marches du perron. Machinalement, je m'approchai en soulevant mon chapeau.

- Pardon, Monsieur, cette maison est bien celle de M. Tarbulot ?

L'homme, avec sa jaquette défraîchie, son chapeau melon et ses gants de fil gris avait l'allure neutre et austère d'un greffier de justice de paix ou d'un fonctionnaire de l'Enregistrement. Il s'arrêta, m'examina de pied en cap non sans étonnement, et enfin, hochant la tête, il me répondit, comme accablé sous le poids de cette révélation

- Effectivement, Monsieur : cette maison est bien celle qu'habitait M. Tarbulot.

- L'aurait-il donc quittée sans espoir de retour ?

- Je n'en sais rien, Monsieur ; et ce n'est pas à moi de vous renseigner. Je vous conseillerais plutôt de lire les journaux de Paris, si vous ne l'avez déjà fait ce matin.

Je me hâtai de rentrer en ville et me précipitai dans la librairie de l'avenue de la Gare avec l'air affairé de quelqu'un qui se propose d'acquiescer à tout prix le secret d'une énigme. Il ne restait pas un journal, et je doute d'avoir rencontré dans le cours de mon existence un seul personnage aussi taciturne que la correspondante des Messageries Hachette à Parthenay. Par bonheur, un quidam qui se trouvait là témoin de ma fièvre, eut l'obligeance de faire les premiers pas, ou plutôt de dire les premiers mots :

- Ce pauvre M. Tarbulot, tout de même !

- Que lui est-il donc arrivé ?

- Ah ! vous n'êtes pas au courant !... En deux mots, voilà la chose. Vous savez qu'un grand artiste avait fait le portrait de M. Tarbulot, du temps qu'il était jeune et qu'il écrivait des pièces pour les théâtres de Paris ? Un portrait magnifique, Monsieur ! Un chef-d'oeuvre dont vous ne pouvez pas vous faire la moindre idée... On se l'arrachait à coups de millions, et tous les musées du monde le voulaient. Enfin, tout dernièrement, comme vous le savez, peut-être, un grand collectionneur, un homme immensément riche l'a acheté pour l'offrir à l'Etat. Seulement, voilà le côté triste de l'histoire. Tout ce bruit fait autour de son portrait agaçait M. Tarbulot, d'autant plus que, lui, n'avait pas trop bien réussi dans la capitale. Son portrait était célèbre dans tout l'univers. Lui, même à Parthenay, on ne le connaissait guère. C'est vexant, vous comprenez, Monsieur... Il y a l'amour-propre de tout un chacun qui est en jeu... Bref, ce pauvre M. Tarbulot a eu la tête tournée par tout ce bruit fait autour de son portrait. L'autre jour, il a pris le train pour Paris. Et savez-vous ce qu'il a fait, ce pauvre M. Tarbulot ?

Tenez, pas plus tard qu'hier, il s'en est allé au Musée du Luxembourg, et il a tiré deux coups de revolver sur son portrait !... Un homme si calme, et qui n'a jamais seulement tué une poule de ses mains !

L'habitant de Parthenay, ne pouvait s'empêcher de rire, tout en jugeant l'événement fort triste. De toute évidence, ce pauvre M. Tarbulot était devenu fou furieux. Il allait falloir l'enfermer, lui mettre la camisole de force...

Sur ce détail tragique, je rompis l'entretien. Et le soir, à Paris, je trouvai dans le *Temps* les détails les plus circonstanciés.

Il y a de cela un peu moins de trois ans, et nul n'en parle plus. A la mort d'Elohim Tarb, survenue le 28 Décembre 1934, les journaux ne crurent pas devoir revenir sur cette vieille et ridicule affaire. Quant au portrait du poète, il n'a pas reparu sur la cimaise. Sollicité d'effacer lui-même les traces de l'attentat : deux petits trous ronds, un dans la poitrine, l'autre à la commissure des lèvres, André Vernard s'est récusé. Les conservateurs ont jugé le prétexte bon pour maintenir l'oeuvre dans les réserves.

C'est là que j'ai pu contempler il y a quelques semaines ce tableau si célèbre, qui a causé le malheur et la mort d'un homme. Il m'a fait l'effet d'un ouvrage très ordinaire. Faut-il l'avouer ? Sans les deux petits trous, je ne vois pas comment il aurait pu attirer mon attention.

